



Les deux Jean dans *Au cœur frais de la forêt* de Camille Lemonnier

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT

A LA SEANCE MENSUELLE DU 11 MAI 2002

À la fin du dix-neuvième siècle, au moment où Émile Zola ne sait plus très bien où l'on peut aller trop loin, le naturalisme présente tous les signes de l'essoufflement. Le « grand » public et la majorité des critiques demandent une autre littérature, plus enracinée dans le désir de bonheur, plus respectueuse des valeurs considérées comme vraies, celles de la nature, celles de l'âme et de ses vérités secrètes. *Les Nourritures terrestres* d'André paraissent en 1897. C'est un jalon significatif sur le parcours que l'on attendait.

Deux ans après avoir publié *L'Homme en Amour* qui lui a valu, pour la troisième fois, des poursuites judiciaires, Camille Lemonnier s'inscrit dans le mouvement en cours. Son naturalisme qui, à vrai dire, ne fut pas celui de Zola, devient naturisme. Il semble désormais convaincu que le salut de l'humanité réside dans un retour à la nature et veut le démontrer par une série de récits allégoriques qui se situent entre la fable et la prose poétique.

Adam et Ève date de 1898, *Au cœur frais de la forêt* de 1900, *Le Vent dans les Moulins* de 1901. Ils se distinguent par un idéalisme réfléchi, dominé par un sentiment du devoir et de la connaissance de soi et sont écrits dans l'enivrement de la forêt, des eaux et des ciels. « Mon âme, écrira-t-il plus tard, fut transportée dans des régions plus tranquilles et je commençais à voir devant moi les routes qui mènent vers l'Éden. »

Dans sa réponse au questionnaire que lui a soumis Edmond Picard, Camille Lemonnier s'est expliqué sur la genèse d'*Au Cœur frais de la forêt* : « L'enfant que

j'oubliais¹, le voilà. C'est mon *Petit vieux* fuyant la ville qui lui fut meurtrière et avec *P'tiote* gagnant la libre vie de la forêt. Je me complus à tracer cette psychologie de deux cœurs sauvages, tout palpitant d'humanité primitive. Je commençai de l'écrire chez moi, sous la tonnelle de mon jardin, parmi la vie des herbes, des feuillages, de mes roses. Je l'avais conçue comme un préambule à l'argument *d'Adam et Eve*. Mais tout à coup ce dernier livre se présenta à moi dans un esprit différent, sans le préliminaire de l'enfance... Ce n'est que plus tard que je repris *Au cœur frais* et l'acheminai à son dénouement ; c'était l'été, j'avais choisi pour l'achever un site sauvage de la forêt de Soignes, voisin de la grande Espinette. L'enfance s'accomplissant dans l'adolescence et la vitalité, ce fut tout le sujet : je pus montrer ainsi comment se forme un homme libre. »

La langue *d'Au cœur frais de la forêt* est parfois proche du parler biblique ; elle ne s'encombre pas de mots coruscants. L'alternance de la vie en forêt et de celle avec les hommes n'est pas l'alternance de la nature et des villes ; le canevas est fait de la révélation, à la fois, des vertus de la solitude qui libère les instincts et de l'intuition par les tenants de la sagesse persistante.

Le hasard a fait se rencontrer, au pied d'un arbre, une fillette d'une dizaine d'années et un garçon approximativement du même âge mais plus grand de près d'une main. Lui a vécu en ville de petits métiers précaires, de maraude aussi ; il a dormi dans des caves ou sous les ponts avec des clochards. On le surnommait *Petit vieux* par dérision pour son humeur taciturne. Elle ne connaît pas davantage son prénom mais sa mère, une prostituée alcoolique, l'appelait Frilotte parce qu'elle ne sut jamais ce que c'était d'avoir chaud. Tous deux ont fui la ville qui les humiliait et sont descendus vers la campagne. Ils partagent la tranche de pain que Frilotte a trouvée devant la porte d'une maison. Puis, «pauvres petites vies de carrefour, sœurs des laborieux chiens errants », ils décident de s'aventurer dans la forêt.

L'initiation est immédiate. *Petit vieux* appuie l'oreille à l'écorce d'un chêne. Le tronc lui semble tressaillir d'une vie magnifique, « comme dans la poitrine d'un roi, l'âme entière d'un peuple ». Le garçon embrasse l'arbre comme un ami, comme un frère.

¹ L'enfant qui, note-t-il, ne lira jamais les contes de *La Comédie des jouets* qu'il écrivit pour lui.

Mais il faut se nourrir, s'abriter. Et c'est la découverte, l'une après l'autre, des ressources secrètes de la forêt. Du moins pendant un certain temps d'exaltation. Toutefois, il y a, chez Frilotte, le regret de « casser avec les dents une croûte de pain » et, chez *Petit vieux*, l'instinct confus de bras et de mains inutiles alors que la destinée voue l'homme au travail. « Un cœur de petit pauvre est plus près de l'humanité que les autres. »

Par delà une hêtraie, ils aperçoivent, un jour, un camp de briquetiers en pleine activité. *Petit vieux* pense simplement y dérober un pain tout chaud. Il est surpris dans son larcin et empoigné par un solide gaillard. Ce que voyant, Frilotte surgit et plante ses canines dans la main de l'homme. Mais, comme dans toute idylle, l'incident ne tourne pas au tragique. Au contraire ! Le chef des briquetiers se laisse attendrir par le destin de « ce garçon et de cette fille qui n'ont commis d'autre crime que d'avoir faim. » Il les engage à travailler sur le chantier. Ce qu'ils acceptent de faire, non sans nostalgie lancinante de la vie en forêt.

À la fin de l'automne, les briquetiers s'en retournent auprès de leurs familles dans le proche hameau. *Petit vieux* et Frilotte les accompagnent. Camille Lemonnier fait alors entrer en scène l'un des deux personnages d'allure patriarcale, tous deux prénommés Jean, qui vont orienter le cheminement spirituel des adolescents.

Le premier Jean est un vieux cordonnier. Des besicles sur le nez, il pique l'alène et tire le fil mais, depuis bientôt soixante ans, il s'est aussi improvisé instituteur. Lui-même n'a jamais été à l'école ; ce qu'il sait, il l'a appris dans d'anciens almanachs, « des Mathi en Laensberg de l'an quinze aux feuillets déchiquetés et racornis, comme grignotés par les souris, maculés par le coup de pouce dont il les tournait, jaunis et chinés à l'égal de la peau de sa main ». Dans son atelier aux vitres brouillées, trois bancs s'alignent près du poêle en fonte. Quand des enfants les occupent, il leur apprend à lire et à écrire ; il leur enseigne l'arithmétique à l'aide de châtaignes répandues sur le carreau. Il leur parle du Christ à partir des quelques fragments des Évangiles qu'il possède et pour les inciter à aimer les autres comme soi-même et à partager avec le pauvre sa misère. Il leur lit des textes de ses vieux almanachs pour expliquer les solstices, les équinoxes, les mois, les saisons et les proverbes qui les interprètent. Les grands

saints du calendrier sont évoqués mais aussitôt entourés « des grands-pères nimbés et glorifiés pour avoir fait leur devoir sur la terre ».

Le dernier jour de classe, Jean offre à *Petit vieux* un de ses almanachs, lui disant : « Toi, tu n'es pas comme les autres. Je lis des choses dans tes yeux. Si un jour tu es malheureux ou si tu as besoin, d'un conseil, ouvre le livre, tu y trouveras les bonnes leçons. » *Petit vieux* le vérifiera souvent.

Sans doute Camille Lemonnier a-t-il voulu montrer que le savoir d'un humble artisan, acquis par la méditation sur les choses de l'univers et quelques pauvres lectures populaires, l'emporte en profondeur sur tout autre savoir puisqu'il permet à un « petit vagabond à l'âme obscure » de découvrir, dans l'innocence première les conditions d'un bonheur idyllique. Après tout, l'auteur a détesté de « licol scolaire » ; inscrit à l'U.L.B. en première candidature en Philosophie et Lettres préparatoire au Droit, il ne s'est jamais présenté aux examens...

Au printemps, *Petit vieux* et *Frilotte* ne résistent pas au rappel de la vie dans la forêt reverdie. Ils quittent leurs amis briquetiers, retrouvent leur hutte et leur autonomie. Ils connaissent l'expérience des hommes retrouvés, ceux d'un camp de bûcherons, mais elle ne se prolonge guère, bien que Camille Lemonnier ne rate pas l'occasion de glisser dans le récit un jeune homme tout en muscles, sauvage et superbe, n'obéissant qu'à ses instincts, débordant de sensualité. Il convoite Iule c'est le prénom donné à *Frilotte* par les hôtes du hameau — comme un butin de chasse, avec des clameurs de mâle déchaîné. Mais Iule finit par le repousser ; elle aime *Petit vieux*. La sensualité est contagieuse. Les adolescents s'y abandonnent pour la première fois. D'abord fougusement puis avec tendresse. Camille Lemonnier n'a jamais évoqué l'amour physique avec autant de délicatesse. « Dans son tourment ingénu, elle fut pareille à Eve rougissant d'un feu inconnu tandis qu'en riant elle montrait à Adam l'ombre de l'arbre comme un doigt à son flanc. » Et *Petit vieux* se rappelait le bon maître Jean qui avait conté cette histoire.

Estimant que tout est fini entre les hommes et eux, *Petit vieux* et Iule nouent leurs hardes dans le sac et, « comme la graine poussée par le vent » ils s'en vont dans le creux inconnu de la grande forêt qui s'étend vers l'ouest et qu'ils ne connaissent pas encore. Ils y chercheront leur nourriture aux arbres et sur le sol. « Les riches ne savent pas combien peu il faut à l'homme pour se nourrir. » Et ils se construisent une solide cabane. Pendant le séjour chez les bûcherons, *Petit vieux*

avait acquis la technique de la taille, de l'équarrissage et des mortaises. C'est alors qu'a lieu la rencontre avec le deuxième Jean, un vieillard barbu subsistant en ermite dans une roulotte abandonnée.

Il veut chasser les deux adolescents mais sa colère s'apaise quand Iule, à genoux, le supplie : « Père, ne nous fais pas de mal. »

Passant la main sur son visage, il murmure : « Aucune autre que toi ne m'a appelé par ce nom. »

L'auteur introduit ici l'image du père que n'ont connue *ni Petit vieux* ni Iule. Comme s'ils répondaient aux questions d'un vrai père, ils racontent leur périple. « Il y a donc des êtres qui ne mentent pas », conclut doucement l'ermite.

Dans la roulotte sont pendus au-dessus du lit, un petit portrait de femme et un vieux calendrier barré de ratures. S'apercevant que Iule regarde le portrait, Jean crie soudain : « Ferme les yeux : il y a là-dessus du sang. » Il prend le portrait et le jette dans les fougères. Puis, après un silence, il avoue : « Un pauvre homme comme moi a une longue vie derrière lui et toutes les heures ne sont pas bonnes. La pluie, la neige, le vent n'ont rien effacé. »

Il n'en dit pas davantage sur « le mal triste d'une chose inconnue enfoncée dans ses jours » mais narre sa vie actuelle : « Tous les mois, je vais au couvent des Pères à six lieues de marche d'ici. Je connais les dates par le calendrier. Les lunes et les mois sont masqués. Je me figure que rien n'a changé depuis le temps où il réglait les heures de ma vie. Et, après tout, un jour n'est qu'un jour dans la durée du temps. Je porte aux bons Pères des herbes qu'ils distillent et ils me donnent en échange du pain, du sel, un peu d'élixir et les fruits qui ne mûrissent pas dans la forêt. Il ne m'en faut pas plus pour vivre. »

Le trio, réuni par une destinée pareille, partage l'existence d'une « petite humanité détachée de la grande » et qui sent repousser les anciennes fibres. Ensemble on s'occupe des abeilles qui volent autour du front de l'ermite comme si elles étaient les tourbillons de ses pensées. Un jour, de la flèche de son arc, *Petit vieux* tue, comme il en avait l'habitude pour se nourrir, un écureuil. Tout joyeux, il s'en va l'offrir au vieillard. Mais celui-ci repousse sa main et lui dit rudement : « Tu as immolé une chair vivante. Maintenant ta main à jamais sera rouge. Comment veux-tu qu'entre toi et moi, il n'y ait pas la pensée de cette mort...

C'était la gaieté de la forêt. Sa femelle le cherchera dans l'ombre et ne le trouvera plus. Peut-être il avait des petits. »

Iule ne comprend pas. Elle rit. « Ce n'est là qu'une bête, dit-elle, et tu en parles comme si c'était un de nous. »

La réplique est immédiate. « La vie est la vie ! Il n'y a pas plus de vie en Petit vieux et toi qu'il n'y en avait dans cet animal. Et toute chose qui vit est sacrée. Il a suffi d'un geste pour lui enlever la vie ; et nulle force au monde ne pourrait la lui rendre. Cependant il avait un cœur et des poumons et une chair comme vous deux. Il avait une petite âme farouche et tendre qui criait de plaisir et de douleur. »

Voyant le visage triste et pensif de l'adolescent, il se rassérène. « Je lis dans tes yeux. Maintenant cette bête morte tressaillira en toi chaque fois que te reviendra la mauvaise tentation. Tu ne frapperas plus aucun animal en vie, ayant reçu toi-même la mesure de vie. »

L'épisode doit être rapproché du désarroi et de la « conversion » de Camille Lemonnier après qu'au cours d'une chasse, il eût abattu un chevreuil. Il est révélateur du panthéisme que le « Père » adoptif explicite : « Si tu me demandes pourquoi cette ombre est là, je me tournerai vers soleil mais je ne puis te dire qu'elles mains ont lancé ce soleil à travers l'espace ni s'il n'existait pas avant toutes les mains. Aucun homme ne l'a jamais su et tous parlent d'un dieu qui était à l'origine des choses. Moi aussi, étant enfant, j'ai bégayé son nom en tremblant. À présent je ne le sépare plus de la vie, elle était de tout temps avec lui. Je les adore ensemble à travers la beauté du monde. »

Et, devant la mine interrogative de *Petit vieux*, il ajoute : « Ouvre les yeux et tu verras, toi qui apparais vierge devant le mystère. L'obscur encore est plein de clartés si on l'aborde d'une âme ingénue. Le tout est de ne rien savoir. Celui-là seul comprend qui n'a rien appris et regarde avec des yeux frais la nature [...] J'envie ta jeune âme qui n'a rien à oublier. Ouvre donc les yeux, jaillis de ta propre force vers les évidences. Crois sans raisonner avec la foi émerveillée de la vie devant la vie. Tu entendras le vrai dieu éternel te répondre du fond des choses. Il est dans le brin de mousse aussi bien que dans le chêne et dans toute la forêt. Il est dans le tonnerre et il est dans le bruit léger du vent. C'est lui qui bat dans le battement de ton cœur et il tourne avec ton ombre à tes pieds. Quand Iule te baise sur la bouche, il est entre vos lèvres. Cherche le partout dans ta vie et aux limites

de ta vie ; tu le trouveras encore dans ce que les hommes appellent la mort et qui n'est que le recommencement de la vie.

Plus tard, après la naissance de deux fils ils donnent à l'aîné le prénom de Jean — *Petit vieux* et sa compagne s'en iront vers la mer et y aideront les anciens pilliers d'épaves à construire une cité qui ne connaîtra ni l'hypocrisie ni le servage, parce que ses habitants, vivant entre la mer et la forêt seront « restés près des forces éternelles de la nature ».

Dans le *Dictionnaire des Œuvres*, Ralph Heyndels apprécie la poétique de l'étonnement originel qui fait d'*Au cœur frais de la forêt* « un livre prenant, envoûtant et d'une beauté forte et singulière » mais, implicitement, il regrette son intention didactique. Celle du message des deux Jean. Il a peut-être raison mais, intention didactique ou non, l'intervention des deux Jean dans le roman me paraît éclairer d'une manière symbolique les convictions philosophiques de Camille Lemonnier, au tournant du siècle. La célébration lyrique de la nature que Rachilde salue avec admiration dans le *Mercur de France*², le culte viscéral de la vie dans toutes ses manifestations, un panthéisme qui se substitue au christianisme mais garde une pincée de sagesse évangélique, la croyance au recommencement de la vie après la mort, les vertus de la solitude et de l'approfondissement de soi mais aboutissant au devoir d'aller devant soi par le monde, vers les hommes pour les sortir de la misère avec, comme Petit vieux à la fin du roman, la « volonté droite entre les tempes. »

Copyright © 2002 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Georges-Henri Dumont, *Les deux Jean dans Au cœur frais de la forêt de Camille Lemonnier* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arlffb.be/ebibliotheque/communications/dumont110502.pdf>>

² Rachilde, « Au cour frais de la forêt », *Le Mercure de France*, février 1900. Voir aussi L. Bazalgette, « Le retour à la nature. À propos des dernières œuvres de Camille Lemonnier », *Revue franco-allemande*, avril et juin 1900.